

Études d'histoire religieuse



Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*. Édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier. Montréal, Guérin, 1993, 347 p. 18 \$

Patrice A. Dutil

Volume 60, 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1007060ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1007060ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dutil, P. A. (1994). Compte rendu de [Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*. Édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier. Montréal, Guérin, 1993, 347 p. 18 \$]. *Études d'histoire religieuse*, 60, 129–131.
<https://doi.org/10.7202/1007060ar>

Arthur Buies, *Correspondance (1855-1901)*. Édition préparée, présentée et annotée par Francis Parmentier. Montréal, Guérin, 1993, 347 p. 18 \$

Près de cent ans après sa mort, Arthur Buies (1840-1901) jouit d'une popularité qu'aurait enviée plusieurs de ses contemporains. Certes, le rôle de Claude-Henri Grignon, qui voulait que le peuple québécois connaisse Arthur Buies par le biais de la télévision (alors qu'on a passablement oublié d'autres rouges du XIX^e siècle comme Louis-Honoré Fréchette ou Honoré Beaugrand) mérite d'être souligné dans cette campagne culturelle. Durant les années 1950, Léopold Lamontagne faisait paraître *Arthur Buies, homme de lettres* et vingt ans plus tard, Marcel-A. Gagnon nous présentait *Le Ciel et l'Enfer d'Arthur Buies*. Or, voici qu'après deux éditions critiques de ses *Chroniques I* et *Chroniques II* paraît un recueil de ce qui a survécu des lettres de Buies.

Parce que cette collection de lettres n'est présentée que par une très courte introduction au contexte de la vie de l'auteur, elle ne pourra sans doute être lue sans que le lecteur non spécialiste s'appuie sur les travaux de Lamontagne et de Gagnon. Ce recueil livre le lecteur, par contre, à la pensée intime d'un homme du XIX^e siècle dont la vie fut troublée par des soucis constants d'argent, de réputation et d'idéologie, la solitude et la recherche d'un appui moral.

Cette vie si difficile est évidente dès la première lettre retenue dans la collection. Le jeune Arthur Buies, âgé de quinze ans, raconte à son cousin, Ulric-Joseph Tessier, que «son existence n'a été qu'un tissu d'infortunes et de malheurs malgré des moments de folle gaieté qui me survenaient de temps à autre».

Buies se révèle vraisemblablement un romantique de son époque. Il vit chaque événement de sa vie avec réflexion et passion. Il est entêté, passionné pour la vie littéraire, avec ses hauts et ses bas. Buies est souvent méprisé, son talent moral apprécié. Il se déclare journaliste, homme de lettres, découvreur. C'est un grand journaliste: cela ne fait aucun doute. Il est doté d'un oeil qui sait saisir le détail, une plume qui sait faire connaître.

Buies est né à Côte-des-Neiges en 1840. Orphelin de mère dès l'âge de deux ans et abandonné par un père qui tentait de faire fortune aux Antilles, le jeune Arthur est élevé par deux grand-tantes. Il fera des études au Québec jusqu'à l'âge de seize ans, puis sera envoyé par son père poursuivre ses études en Irlande. Mais le jeune Arthur se rebelle contre la langue anglaise et le catholicisme et se rend à Paris, sa ville de rêve. Hélas le rêve ne se réalise pas. Subventionné par ses grand-tantes depuis que son père lui a coupé tout son appui financier, Buies vit la vie de bohème. Nombreuses sont les lettres écrites au sujet d'Arthur durant les cinq années où il poursuit ses études pénibles (il échoue au baccalauréat quatre fois) au lycée Saint-

Louis. Buies est traité d'«écervelé», de «fou», de «chétif chenapant». On prédit en 1858 que si Buies «ne fait pas plus tard le malheur du Canada, au moins il y travaillera activement», et aussi qu'il «fera certainement son chemin». Il accumule des dettes dans les cafés de Paris et se fait réprimander pour avoir fréquenté les «bals masqués».

La ville de Paris n'est pas des plus généreuses à son égard. Un an et demi après avoir passé l'été 1860 dans l'armée de Garibaldi, il revient au Québec sans le sou et met en pratique les attitudes anticléricales et contestataires qu'il a absorbées en terre française. Il se joint à l'Institut canadien de Montréal, y donne des conférences et en devient même vice-président. Il collabore activement au *Pays* d'Antoine-Aimé Dorion. Il retournera à Paris en 1867 mais, ne connaissant aucun succès malgré ses efforts, il reviendra sur les rives du Saint-Laurent avec des «regrets amers que le temps seul adoucira».

Frustré par l'affaiblissement du radicalisme du *Pays*, il tentera de lancer à plusieurs reprises sa propre revue de combat. En 1868, il fonde *La Lanterne canadienne*, en 1870 il lance *L'Indépendant*, et en 1876 *Le Réveil*. Aucune de ces revues ne connaît de succès, mais sa plume d'essayiste est remarquée et réclamée par plusieurs journaux. Aussi collaborera-t-il au *National* et à *La Patrie*. Buies, finalement, se fera une réputation avec quatre collections de chroniques et de réminiscences, quatre récits de géographie descriptive et de voyages, et quelques conférences.

Cette collection réjouira les amateurs d'Arthur Buies, mais démontre aussi que les lettres ne peuvent pas d'elles-mêmes révéler le fond de son histoire. Il est difficile de retracer, par exemple, l'évolution du libéralisme et du catholicisme de Buies dans ces lettres. Il admet en 1879, dans une des plus belles lettres de la collection (en fait, les lettres que Buies envoya à Alfred Garneau, le fils aîné de François-Xavier Garneau, sont incontestablement parmi les plus mémorables), être revenu à la religion catholique et se fait un apôtre du curé Labelle et de la colonisation. Il tentera toutefois de relancer le rougisme avec un journal radical (*Le Signal*) en 1885: un projet qui ne voit jamais le jour.

Pour revenir à l'expression juste de Marcel-A. Gagnon, Buies fit de sa vie un voyage, entre le ciel et l'enfer. Jeune homme, il conteste l'autorité des adultes et de l'Église. Il conteste le projet confédératif, il s'oppose aux autorités littéraires et politiques du Canada. Il se rangera du côté des anges (l'aurait-il admis?) en s'attelant à l'expansion de la colonisation dans le nord du Québec, mais n'y est pas à sa place. Il sombre dans l'alcoolisme et relance le projet d'un journal rouge. Si ces lettres sont fidèles aux humeurs de Buies, on peut conclure qu'il ne connut le bonheur qu'en se mariant, à l'âge de 47 ans, avec Marie-Mila Catellier en 1887. La mort de plusieurs

enfants jettera une ombre sur ses treize dernières années, mais Buies vivra les dernières années du siècle dans une tranquillité qui lui avait échappé jusque là. Il mourra à Québec en janvier 1901 à l'âge de 61 ans, presque oublié de ses contemporains. Son goût de la vie se manifeste avec fraîcheur dans cette collection qui continue à faire de lui l'un des personnages littéraires du XIX^e siècle les mieux connus aujourd'hui.

Patrice A. Dutil
The Literary Review of Canada
Toronto

* * *

Louis Pelletier, *Le clergé en Nouvelle-France. Étude démographique et répertoire biographique*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1993, 324 p. 34 \$

Plus que tout autre groupe, le personnel clérical et religieux a laissé une documentation riche et variée, renseignant sur sa spiritualité, son travail, ses déplacements et ses relations sociales. Hagiographes et historiens ont largement puisé dans cette matière abondante pour réaliser, entre autres, des biographies. Peu d'études prosopographiques ont cependant été effectuées. L'ouvrage de Louis Pelletier entend combler en partie cette lacune en appliquant les méthodes et les questionnements de la démographie historique aux religieuses, aux prêtres et aux frères de la Nouvelle-France. L'analyse doit permettre de répondre «aux diverses questions à caractère quantitatif soulevées dans les travaux récents sur l'histoire démographique de la population canadienne et sur l'histoire de l'Église catholique au Québec » (p. 17). Pour ce faire, l'auteur a mis à profit les archives des communautés religieuses, de même que les listes, les répertoires, les dictionnaires biographiques et généalogiques existants. L'ouvrage se divise en deux parties. La première, composée de quatre chapitres, aborde successivement la croissance des effectifs cléricaux et religieux, les mouvements migratoires, la canadianisation du groupe et sa mortalité. Un répertoire biographique et un index onomastique complètent le livre. Au total, l'auteur a retracé 712 religieuses et 961 frères, prêtres séculiers et réguliers ayant oeuvré dans la vallée du Saint-Laurent entre 1616 et 1765.

Le premier chapitre met en évidence l'augmentation rapide du personnel religieux et clérical au XVII^e siècle, ainsi que les difficultés de recrutement que causent, au XVIII^e siècle, la hausse temporaire de la dot des religieuses, l'absentéisme de l'épiscopat, les crises économiques, les épidémies et les guerres. Le poids du groupe clérical et religieux par rapport à l'ensemble de la population s'affaiblit graduellement, surtout après 1724. La Conquête rend la situation encore plus difficile, notamment pour les